

## Les passions et leurs destins<sup>1</sup>

*Mais entendez bien qu'en disant tout cela, ce que je désigne ce sont effectivement les voies de la réalisation de l'être. Car bien entendu, elles ne sont pas la réalisation de l'être, puisque ce n'en sont que les voies. Mais ce sont les voies pour autant, tout de même.*

*Jacques Lacan, Le Séminaire 1*

Même si Lacan, dans son enseignement, utilise l'expression « passions de l'être », en référence à *l'Amour*, à la *Haine* et à *l'Ignorance*, on sait qu'il le fait précisément en produisant une subversion, puisqu'il part de la philosophie et de ce qu'elle nous apprend sur les passions. Et si elles proviennent surtout de « l'*Être* », il faut les contextualiser à travers des prémisses lacaniennes pour réfléchir à la question : quels sont les destins des passions à la fin d'une analyse ?

Dans *Le Séminaire 22 : R.S.I* (1974-75, inédit), Lacan dira que la possibilité de *représenter* et de *percevoir* le « *monde* », la constitution même du sujet, dépend de l'articulation entre les consistances du *Réel*, du *Symbolique* et de l'*Imaginaire*, ils étaient déjà là dès le début de l'enseignement de Lacan, mais ce n'est que plus tard qu'il les fera passer par la topologie du nœud borroméen, en allant plus loin. Lacan montre, à travers ce nœud, au-delà de la surdétermination symbolique du sujet, le véritable point réel qui est dans son origine même. En faisant donc la *monstration* du Réel comme *corde*, comme fondement d'un *accord*<sup>2</sup> soutenu par elle, on montre comment se constitue quelque chose, une « *bonne forme* » qui fait entrer dans le Réel ce qui est de l'*Imaginaire*, non sans le *symptôme* de ce qui, dans le *symbolique*, consiste et fabrique le tissu, le tissage, l'*a-ccord* lié à l'*ordre d'un corps* auquel l'*imaginaire* est suspendu.

La constitution du champ du sens en dépend. Certes, la débilité mentale – comme l'appelle Lacan – mais sans elle, la possibilité pour un sujet d'accéder à la fiction que nous appelons *réalité* est compromise. Dépendant, lié à ses orifices et aux formes prises par l'*objet petit a* – qui fait trou dans le corps (LACAN, 1974, p. 98) – l'*ordre du corps* ne trouve son origine que dans un nœud symbolique qui, à travers les bords de ses orifices, constituent la « *bonne forme* », toujours dépendante du langage. Cela signifie que le sujet ne connaît quelque chose de lui-même qu'à travers

1 Texte présenté au « Colloque International de Convergence, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne : « AMOUR, HAINE, IGNORANCE : Défis dans la direction de la cure », Buenos Aires - Argentine, 31 mai 2024.

Auteurs représentant de l'ELPV : Beatrice Tesch (Membre de l'ELPV), Darlene Tronquoy (AE d'ELPV), Maria Celeste Faria (AME d'ELPV), Rosânea de Freitas (AME d'ELPV) et Ruth Bastos (AME d'ELPV).

2 Un *accord* peut être, par exemple, un pacte, une convention expresse ou tacite entre deux ou plusieurs parties ou l'action de donner aux sons des instruments de musique le degré exact de hauteur qu'ils doivent avoir afin d'obtenir un état de justesse absolue entre autres sens.

quelque chose qu'il ne peut même pas imaginer, et qui vient d'un Autre barré, dont la présence ne se produira qu'entre les bords de ses orifices corporels : les passions sont donc une conséquence du fait que le sujet fait seulement son entrée dans le monde, qu'il « a » un corps, parce qu'il s'est fait lui-même l'objet de la jouissance de l'Autre.

Mais si alors le corps fait un *accord*, l'inconscient est son *dis-cordant* qui, en parlant, détermine le sujet comme *être*, mais un être qui, ex-existent, soutient le désir comme impossible à satisfaire, puisque l'objet est sa cause et non son complément, ni direct ni indirect, nous dit Lacan. Et pourtant, il s'agit de l'*être* qui est à rayer<sup>3</sup> dans cette métonymie, dont le « Je » supporte le désir, comme à jamais impossible à dire comme tel » (LACAN, 1974/75, leçon du 21/01).

L'affect d'ex-sister, considérant l'inconscient, c'est se nouer impliquant le trou, sans lequel il n'y aurait pas de noeud, la nodulation des trous du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Ainsi, le sujet est l'être causé par cette « *abstraction radicale* » du langage qu'est l'objet *a* (LACAN, 1974/75, leçon du 21/01). Mais c'est aussi pour cela que Lacan l'appelle « *parlêtre* », un être qui parle et, donc, il est plus *manque à être* qu'être à proprement parler.

On dit une *abstraction radicale* du langage, alors qu'il devient un ornement, des semblants qui traduisent les passions du corps, le *pathein/patema*. C'est cette *passion du corps, effet du langage*, qui s'engage dans l'*être des passions*, qui se déploient en *amour, haine et ignorance*, qui couleront à travers les trous du corps du parlêtre, en se souvenant que « [...] si le sujet ne parlait pas, il n'y aurait pas le mot « Être » (LACAN, 1974/75, leçon du 18/02).

Il n'y a pas qu'un seul parti pris dans l'approche des passions du parlêtre. Mais il convient de noter que la *passion* se distingue du *désir*, bien qu'ils soient tous les deux causés par l'objet comme conséquence qu'il y a un trou dans le champ du langage lui-même. Mais ce qui peut les distinguer, c'est : alors que le *désir* insiste sur une métonymie pérenne, indestructible et incohérente, la *passion* peut se présenter dans un état brusque de mouvements finis, déclenchés et loin de la « *bonne forme* » au sens où Lacan (1974/75) nous fait remarquer dans son *Le Séminaire R.S.I.*

Lacan commence alors à prendre les passions par le voie, non pas de l'être, du discours philosophique, qui est justement l'envers de la psychanalyse, mais du *manque à être* qui caractérise notre condition humaine, qui est celle de la constitution d'un sujet, de celui introduit au monde par Freud : ce qui apparaît au point de structuration du désir lui-même, qui apparaît dans la brèche ouverte par la demande creusée par elle-même, puisque le sujet, en articulant la chaîne signifiante, amènera à éclairer son manque à être indissociable de l'appel à recevoir son complément de l'Autre,

---

<sup>3</sup> Lacan utilise le verbe « rayer » (conjugué : « à se rayer »), qui signifie « barrer », « barrer », « effacer », « annuler », par exemple « barrer », « effacer » un mot d'un manuscrit, un nom d'une liste, effacer d'un trait/rayure un écrit. La subtilité réside dans le fait que ce qui est barré ou sur lequel un trait est posé, faisant une barre, reste visible sous le « trait/barre/rayure » ou, à tout le moins, le « trait/barre/rayure » atteste d'une présence sans supprimer ce qui a été « barré/rayé » Source : <https://www.littre.org/definition/rayerLittré>, dernière consultation le 21/08/23.

qui constitue le fondement de l'*amour*, mais aussi de la *haine* et de l'*ignorance*, si l'Autre, comme lieu de la parole, est à la fois le temps, lieu du manque. Donc, ce qu'il appartient à l'Autre de compléter, de combler, c'est ce qui, justement, ne lui appartient pas, car l'être est aussi ce qui lui manque !

Les *passions de l'être* c'est aussi « [...] ce qu'évoque toute demande au-delà du besoin qui s'y articule, et c'est bien ce dont le sujet reste d'autant plus proprement privé que le besoin articulé dans la demande est satisfait » (LACAN, 1998, p. 633-4), tel est l'exemple de l'anorexie mentale, car c'est quand « [...] l'enfant qu'on nourrit avec plus d'amour qui refuse la nourriture et joue de son refus comme d'un désir [...], confins où l'on saisit comme nulle part que la haine rend la monnaie de l'amour, mais où c'est l'ignorance qui n'est pas pardonnée » (LACAN, 1998, p. 634). Car c'est en refusant de satisfaire la demande de l'Autre maternel que l'enfant exige que la mère ait un désir en « dehors de lui », telle est la voie qui lui est nécessaire pour s'orienter vers le désir, nous dit Lacan (idem, p. 634).

Notre objectif n'est pas d'inventorier, dans l'œuvre de Freud et/ou de Lacan, ce qu'ils nous ont apporté de nouveau par rapport à ce qui, depuis des siècles, a déjà été traité par l'humanité, que ce soit à travers la philosophie, l'art ou la science, qui cherche dans les gènes, dans les hormones et *tutti quanti*, les causes de nos joies, de nos tristesses et/ou de nos violences. Mais il faut dire que, en psychanalyse, dans notre clinique, finalement, il ne s'agit pas d'autre chose : on a tout le temps affaire aux passions, à l'érotisme comme « forme » d'ordonnancement des passions.

Ainsi, dans la perspective introduite par Freud et Lacan, pour penser l'origine ou le destin des passions, il faudra considérer que, dans l'expérience humaine, les piquets ne rentrent jamais dans les petits trous, c'est-à-dire qu'aucun appel ne permet de recevoir de l'Autre un complément. Ça c'est, pour ainsi dire, l'origine des passions, des passions qui sont là, non pas pour « réaliser l'être », mais pour exiger, de celui qu'on appelle humain, là où il n'y a aucun instinct qui lui offre une berge ou une direction, les voies d'un érotisme qui peut accueillir les passions qui le composent. Mais quelle est la raison de l'évidence selon laquelle l'expérience dite humaine est traversée par de tels – comme les appelle Freud – *affects* ? Sont-ils tous liés à celle qui est indissociable de la condition dite humaine, la seule qui ne trompe pas, l'*Angoisse* ? Les passions sont-elles des *affectations trompeuses* ? On part de là pour arriver à ce qui nous intéresse.

Le bébé humain est condamné au désarroi originel, à la difficulté radicale, au *hilflosigkeit*. Absolument rien dans sa fragile structure organique ne peut venir, seul, l'aider, le soutenir dans le « désordre »<sup>4</sup> qui inaugure son entrée au monde ; absolument rien, aucun événement – de structure –

<sup>4</sup> « Désarroi », peut avoir plusieurs sens, signifiant, déverbal (mot formé par dérivation régressive d'un verbe ; post-verbal, régressif) qui dérive de l'ancien français « *desaroyer* », qui signifie « mettre en désordre », en dérive. Il fait référence à un désordre profond ou à un changement profond qui conduit à un événement désagréable et inattendu.

même s'il offre un certain support, une borde, comme ce mirage qu'est « l'Être », ne peut l'éliminer. Ce « désordre » ne nous abandonnera donc jamais, ne cessera jamais de faire ses éruptions lorsque quelque chose du Réel, de l'inattendu, parfois insupportable, vient toucher votre « structure » toujours fragile, toujours sujette à des ‘dénouements’ qui, à leur tour, produisent le trou par lequel s'écoule l'affectation angoissante, l'angoisse. C'est le *Ding* (que Lacan prend à Kant), et que Freud avait déjà appelé *das Ding*, l'objet perdu à jamais (c'est la perte de quelque chose qui n'a jamais été là), et qui serait l'origine même de toute expérience de l'homme, et de son destin, donc toujours tragique.

C'est donc parce qu'il n'y a pas d'autre issue que de « se laisser » inoculer par la passion du signifiant<sup>5</sup> que l'être parlant ne se constitue pas comme condition de soumission aux passions de l'Autre, « *cause pathomenon* »<sup>6</sup>, cause de la passion humaine la plus fondamentale, le *Ding*, déjà désignée par Kant (LACAN, 1959-60, p. 68). Oui, du désir de l'Autre véhiculé par ses affectations, par les circonvolutions de sa demande : « [...] Il s'agit du sujet en tant qu'il a précisément à pâtrir du signifiant, et que dans cette passion du signifiant surgit le point critique dont l'angoisse n'est à l'occasion qu'un affect jouant le rôle de signal occasionnel » (LACAN, 1959-60, p. 101).

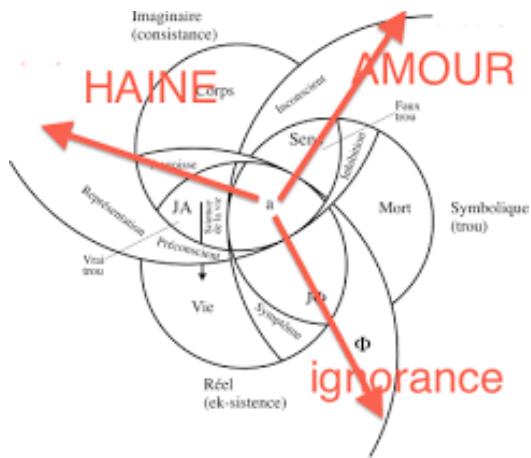
Dans son Séminaire, livre 1 (1953-54), Lacan localisait déjà les passions à partir de sa triade RSI, en les plaçant ainsi :

- à la jonction du Symbolique et de l'Imaginaire, passion ou rupture si l'on veut, ou ligne limite de ce qu'on appelle l'amour,
- à la jonction de l'Imaginaire et du Réel, ce qui appelle à la haine,
- et à la jonction du Réel et du Symbolique, ce qu'on appelle l'ignorance.

---

5 Pour aborder la question de la « passion du signifiant », Lacan se tourne vers la fonction des mythes et d'autres apports de Lévi-Strauss, notamment sur la fonction symbolique et « l'organisation signifiante » dont un sujet « s'origine » et dépend, que ce soit au niveau individuel ou collectif (et les deux ne s'opposent pas), et que Lacan nommera « Autre », comme désir de l'Autre (LACAN, 1959-60, p. 101, *Staferla*).

6 [...] pour accentuer le caractère de rapport radicalement mauvais où l'homme est, quant à ce qui est au cœur de son destin, cette *Ding*, cette causa que l'autre jour je désignais comme analogue à ce qui est [...] désigné par KANT [...] cette « *causa pathomenon* », cette *causa* de la passion humaine la plus fondamentale (LACAN, 1959-60, p. 68, *Staferla*).



A cette occasion, Lacan rappelle qu'immédiatement, avant même le début d'une analyse, quelque chose qui est de l'ordre du transfert, l'apparition des formes extrêmes de l'amour et de la haine sont déjà virtuellement présentes et, dans la mesure où un sujet se met à parler, sous transfert, lorsque le sujet entre en analyse, il est dans la position de quelqu'un qui ignore. Il n'y a pas d'entrée possible dans l'analyse sans cette référence, et elle est absolument fondamentale. Cela se produit exactement au fur et à mesure que la parole progresse... L'ignorance comme passion, dans la mesure où elle est au fondement même de la situation analytique, est aussi une des composantes primitives du transfert (LACAN, 1953-54, p. 282, *Staferla*).

Mais pour considérer notre question initiale, il faut tenir compte du fait que le sujet qui arrive, qui cherche à être analysé, dès son entrée, « est » un *pathetikoi*<sup>7</sup>. Il est un sujet inoculé, tissé, organisé, à son origine, par les passions de l'Autre, devenant, lui-même, un « être » de passions. Ainsi, nous proposons de réfléchir au cheminement d'une analyse en la rapprochant de ce que l'on pourrait appeler les effets de la tragédie. Pour ce faire, il faudra considérer – c'est du moins ce que l'on sait de la structure de la tragédie – qu'elle était destinée, à partir d'un certain mode d'organisation et de mise en scène, à provoquer la purgation/épuration, la catharsis des passions, de peur et de piété. Comme nous le dit Lacan (1988, p. 298), la catharsis, dans ce cas, est un apaisement produit par une certaine musique mais qui, pour Aristote, serait plutôt un effet d'enthousiasme.

Ceux qui sont pris par l'effet d'une certaine musique, par l'enthousiasme, seraient-ils les *enthousiastikoi*, par opposition à ceux pris par les passions, les *pathetikoi* ?

On pourrait penser qu'une analyse - dans la mesure où le sujet, en parlant, chante sa propre musique, qu'en enchaînant ses signifiants il laisse échapper la musicalité de la langue, s'arrachant au corps fixé, pris, inoculé de passions, tissé d'identifications. et soumis à la jouissance de l'Autre –

<sup>7</sup> Dans *Le Séminaire 7, l'Éthique de la psychanalyse*, Lacan (1988, p. 298), en commentant la tragédie *Antigone* pour réfléchir à la structure même de la tragédie, évoque les *pathetikoi* et les *enthousiastikoi* comme deux positions distinctes par rapport aux effets de la musique d'une pièce tragique : les *pathetikoi* étaient la « proie » des passions, de la peur et de la pitié, cependant, pour d'autres, les *enthousiastikoi*, la musique provoquait l'*enthousiasme*.

pourrait-on penser qu'une analyse, même si elle a des effets cathartiques, mais allant plus loin, du fait de l'effet de la musique lalangue sur le corps, produirait de l'enthousiasme ? faire subir aux pathetikoi une subversion de leur position de soumission aux passions en les faisant passer à autre chose ? Ne serait-ce pas pour cela que Lacan a inventé le dispositif de la passe ? pour que les analystes puissent témoigner des effets de la musicalité de lalangue sur le corps, non pas en le dépathologisant, mais en subvertissant ces passions de telle sorte qu'il s'y produit autre chose, une nouvelle « satisfaction », une « nouvelle vicissitude pulsionnelle » ?

C'est aussi pourquoi on pourrait imaginer qu'un tel parcours s'apparenterait à la procession dithyrambique, dans laquelle la musique qui y était jouée exposait les corps des femmes et les faisait danser. De la même manière, peut-on supposer une proximité de ce qui reste au terme d'une analyse, pas forcément avec les femmes, mais avec le féminin, avec sa construction ? Avec la construction d'un trou qui crée une fente, un écart, et fait danser un corps auparavant rigide, fixe et qui pâtissait des passions : une marge de liberté qui, bien qu'elle ne puisse être une promesse, peut bien être envisagée dans un travail d'analyse, au début duquel se trouve l'*authentique amour artificiel* du transfert qui fondera une expérience, un champ dans lequel les passions qui habitent un sujet apparaîtront, en acte, dans acte de dire.

Pourrait-on penser un parcours analytique comme étant le lieu et le temps d'une « transmutation des passions » d'origine, et originelles, d'une sorte de « détoxicification » des passions de l'Autre qui nous tissent et nous habitent ? Serait-ce l'enthousiasme, auquel Lacan fait référence, comme l'effet d'une analyse qui produit chez l'analyste « une nouvelle passion », un « nouvel amour », celui qui est le signe qu'on change de discours ?

## Références

- LACAN, Jacques. “A direção do tratamento e os princípios de seu poder”. In: *Escritos*. Rio de Janeiro: Zahar Ed., 1998.
- \_\_\_\_\_. *O seminário, livro 22: R.S.I (1974-1975)*. Inédito.
- \_\_\_\_\_. *O seminário, livro 7: a ética da psicanálise*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 1988.
- \_\_\_\_\_. *Le Séminaire VII, L'Éthique, 1959-60, version Staferla*.
- \_\_\_\_\_. *O Seminário, livro 1: os escritos técnicos de Freud*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 1983.
- \_\_\_\_\_. *Le Séminaire I, Écrits techniques*, 1953-54, version Staferla.

